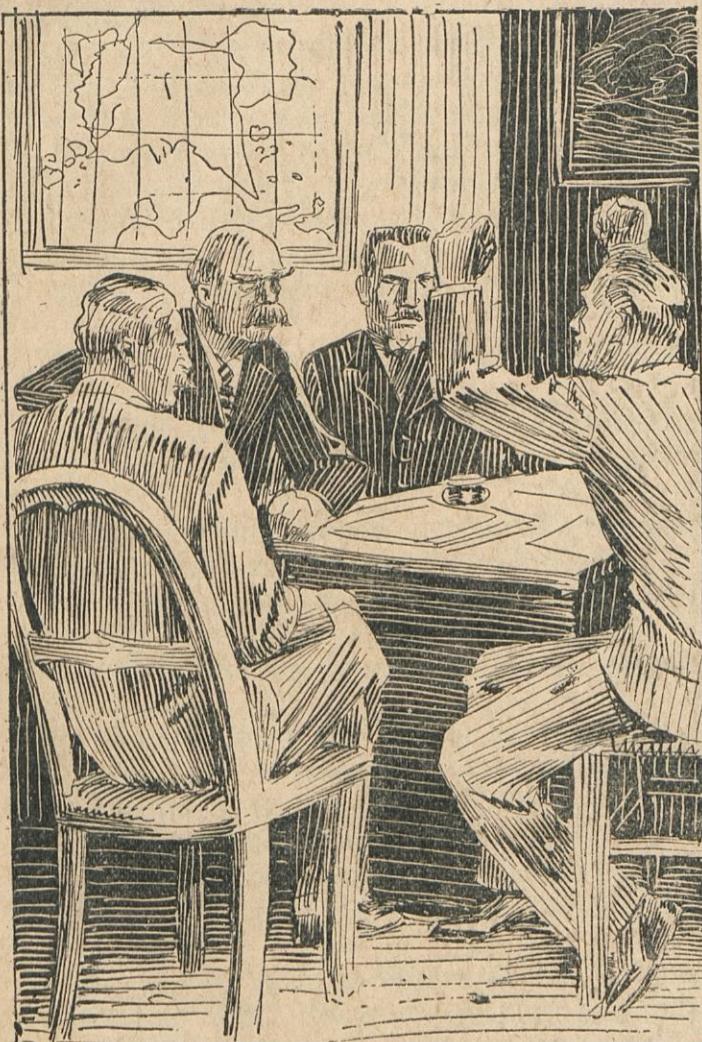


N° 106 Prix : 1 fr. 20.
Belgique : 1 fr. 50



Mathieu brandit les poinas vers le ciel....

(p. 3360).

C. I.

LIVRAISON 421.

tous ; la situation était trop compliquée pour leur inspirer beaucoup de confiance.

Mathieu ne trouvait plus la possibilité de travailler. Il était trop tourmenté par les soucis et l'inquiétude.

Mais il se disait avec anxiété que ses affaires souffraient beaucoup de son activité politique et qu'il lui aurait fallu s'y mettre de toutes ses forces.

Mais c'était impossible. L'avenir de son frère lui importait plus que l'argent qu'il perdait dans son affaire.

Il avait mis tout son espoir dans la révision du procès.

L'innocence d'Alfred devrait être prouvée une fois pour toutes.

— Lorsque mon frère sera revenu dans sa famille, se disait-il, il me restera toujours le temps de m'occuper de mes affaires.

Il n'ouvrait même pas son courrier et s'abandonnait aux soucis que la situation actuelle lui infligeait.

Son propre sort lui importait peu et c'était à peine s'il s'occupait de sa fiancée. Celle-ci comprenait le conflit cruel, dans lequel il se trouvait et elle se gardait bien de l'importuner.

Mais elle était sûre, que le bonheur viendrait si elle avait la patience de se résigner jusqu'à ce que Mathieu eut mené à bonne fin le procès de son frère.

Et elle attendit patiemment.

Un jour alors que Mathieu allait sortir pour se rendre chez Nini Berthollet, la sonnerie du téléphone retentit.

Mathieu décrocha le récepteur et une voix lui dit que le Président Félix Faure désirait lui parler immédiatement.

Mathieu se précipita à l'Elysée.

Il n'imaginait pas ce que le Président lui voulait et il avait beau réfléchir il ne trouvait pas de réponse à cette

question. Enfin, il arriva faubourg Saint-Honoré et fut reçu par Félix Faure.

Mathieu Dreyfus se sentit un peu confus lorsque le Président vint à sa rencontre en lui tendant la main.

Le Président se trouvait devant un grand bureau placé entre les deux fenêtres et une lumière abondante inondait les dossiers et documents qui couvraient la grande table.

— Cet homme travaille beaucoup, se dit Mathieu, en contemplant l'amas des papiers. Et il remarqua que le visage du président était soucieux ; la situation devait le déprimer.

D'un geste de la main, Félix Faure lui désigna une chaise :

— Je vous ai prié de venir me voir, monsieur Dreyfus, lui dit-il, pour vous parler en toute sincérité de cette dangereuse situation dans laquelle nous nous trouvons tous.....

Mathieu s'inclina :

— C'est un très grand honneur pour moi, Monsieur le Président....

Félix Faure fit un geste évasif.....

Vous savez aussi bien que moi, que le peuple n'a aucune confiance dans le gouvernement... Parlons ouvertement, monsieur. Vous connaissez les difficultés qu'a soulevé le procès de votre frère et vous pouvez me donner des renseignements très utiles. C'est pour cela que je m'adresse à vous dans cette situation difficile pour vous demander votre avis à propos d'une décision que j'aurais à prendre dans le courant de la journée. Vous êtes au courant de la démission de Cavaignac... Qui, à votre avis, sera susceptible, d'accepter le portefeuille de la Guerre ?

Mathieu Dreyfus regarda le Président avec une surprise à peine dissimulée.

Il ne comprenait rien à cette question que Félix

Faure lui avait posé de la manière la plus naturelle du monde.

— Pourquoi lui demandait-on, à lui, le frère du capitaine Dreyfus, son avis à propos d'une décision d'une si grande importance

Attendait-on des propositions de sa part ?

Que signifiait cela ? N'était-ce pas un rêve dont il allait se réveiller d'un moment à l'autre ?

Mathieu Dreyfus regarda autour de lui, comme pour s'assurer qu'il se trouvait dans la réalité et que le Président était bien assis en face de lui.

Et Félix Faure reprit :

— Le bruit court dans le public que le ministère a un parti-pris en ce qui concerne l'affaire de votre frère... pouvez-vous me dire si cela correspond à la vérité ?

Mathieu haussa les épaules et répondit évasivement :

— Il me serait difficile de protester contre cela, Monsieur le Président, car toutes les accusations portées contre le ministère sont justes jusqu'à présent ; malgré tous les efforts, on n'a pas pu prouver le contraire.

— Je contrôlerai ces accusations, monsieur, dit Félix Faure d'un ton sévère, vous pouvez en être sûr. Mais comme Cavaignac vient de démissionner, il me paraît opportun de le remplacer par un homme dont on sera sûr d'avance qu'il fera son devoir sans parti-pris et qu'il essaiera d'être juste... J'y tiens particulièrement dans les circonstances actuelles.....

— Vous aideriez mon frère, Monsieur le Président, et nous vous en serions tous reconnaissants.

— J'espère qu'une décision aura le pouvoir de tranquilliser le peuple et de rétablir le calme. Vous voyez, monsieur, que j'ai les meilleures intentions et que je désire rendre justice à tous les partis et je ferais mon possible pour satisfaire l'opinion publique.

— Le public se rend compte de cela, Monsieur le Président, ce n'est pas vous qu'on accuse.....

— Lorsqu'on occupe une place aussi en vue que la mienne, monsieur, il est toujours difficile de plaire à tout le monde. On peut être juste et on peut essayer de faire bien ; malgré cela on aura toujours des ennemis. Mais je ferais mon possible pour m'épargner des accusations et des reproches qui n'ont aucune raison d'être. Je veux que la vérité soit enfin connue et je vous ai fait appeler, monsieur, pour entendre votre opinion sur le choix du ministre de la Guerre... Je vous prie de me répondre avec franchise.

Mathieu Dreyfus était confus.

— C'est une question bien délicate, Monsieur le Président, et il m'est difficile de vous répondre ; je ne suis pas assez au courant des différentes possibilités, pour pouvoir vous donner un avis...

— Mais vous connaissez tous les membres du ministère. Et vous avez assez d'expérience pour pouvoir juger de celui de ces messieurs du ministère qui a montré la plus grande objectivité.....

Mathieu réfléchit pendant quelques instants, puis il dit lentement :

— Je pense que monsieur Zurlinden s'efforce d'être juste et est absolument honnête. Je crois qu'il possède toutes les qualités nécessaires à remplir le poste d'un ministre de la Guerre et satisfaire le public. Si vous me demandez mon avis, Monsieur le Président, je ne puis mieux faire que de vous indiquer que monsieur Zurlinden me semble être l'homme que vous cherchez.

Félix Faure hocha la tête.

— Vos idées sont les miennes, monsieur, dit-il en souriant d'un air satisfait j'avais pensé immédiatement à Zurlinden, mais je voulais m'assurer d'abord de votre opinion.

Il se leva et Mathieu comprit qu'il était congédié. Le président lui serra encore une fois la main et se pencha de nouveau ses dossiers.

Mathieu se rendit de suite chez Laborie et lui raconta cet entretien dans tous les détails.

L'avocat l'écouta avec gravité.

Lorsque Mathieu se tut, Laborie ne rompit pas le silence. Il jouait nerveusement avec son coupe-papier, en affectant une parfaite indifférence pour ce que lui disait Mathieu.

Celui-ci à la fin s'énerva et il demanda d'un ton un peu nerveux :

— Vous n'êtes pas de mon avis, maître ?

L'avocat secoua la tête et le regarda pensivement sans se décider à répondre.

— C'est difficile à dire, monsieur, je veux espérer que vous avez eu raison en conseillant à Félix Faure de prendre Zurlinden. Je crois que c'est un homme très intelligent et très raisonnable, mais je ne suis pas sûr, qu'il sera la personnalité qui nous aidera à obtenir justice dans la révision du procès... J'en doute même très fort.

— Mais il a été toujours très objectif... protesta Mathieu Dreyfus énergiquement.

— Vous avez raison, mais la question est de savoir s'il le restera... les gens changent selon le poste qu'ils occupent, n'avez-vous pas remarqué cela, mon ami ?

— Je suis sûr qu'il ne se laissera pas influencer, c'est un homme juste et il préférera le chemin droit ; il nous aidera à dévoiler la vérité.

Laborie poussa un profond soupir.

-- Espérons-le, mais préparons-nous à une désillusion... cela peut toujours arriver.

Mathieu agacé du peu d'enthousiasme qu'il trouvait chez l'autre se détourna.

— Vous changez très vite d'opinion, mon cher maî-

tre, dit-il avec un léger sourire ironique... Il n'y a pas si longtemps que vous m'avez assuré, que rien ne pourrait empêcher notre victoire ; vous étiez d'un optimisme qui m'éffrayait même un peu. Et aujourd'hui vous ne semblez plus encore croire à un heureux résultat... Votre pessimisme m'étonne, car je ne vois aucune raison de douter.....

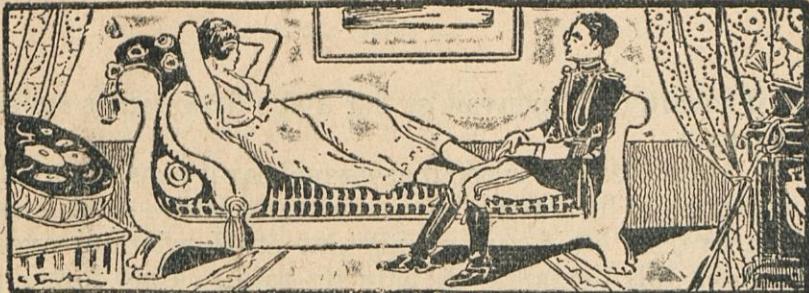
— Mais mon cher monsieur, n'avez-vous pas encore remarqué que tout vient autrement qu'on ne l'attend. La démission de Cavaignac m'a rendu pensif. Et je vous assure que j'ai toutes les raisons du monde pour être pessimiste. Un changement de ministère juste au moment de la révision du procès peut être néfaste pour nous tous et nous ne devons pas rêver à une victoire prochaine... Elle me semble peu probable. L'avenir nous apprendra comment Zurlinden agira dans cette affaire. Mais pour vous consoler, je dois vous dire, que Félix Faure est un homme extrêmement loyal et juste, qui a vraiment la volonté de lutter pour la vérité et pour le droit. Il est sincère et de bonne foi, sans cela il ne vous aurait pas fait venir pour vous demander votre avis.....

Mathieu Dreyfus hocha la tête.

— C'est bien mon opinion ; il nous a fait une très grande concession en nous demandant un avis et en disant, qu'il tenait à savoir qui nous paraissait le plus apte à occuper le poste de ministre de la guerre.

— Espérons, que votre conseil relatif à Zurlinden sera bon et n'apportera pas de conséquences néfastes. Je souhaite que vous ayez raison avec votre optimisme.

Le même soir les journaux annonçaient la nomination de Zurlinden comme ministre de la guerre et successeur de Cavaignac.



CHAPITRE CDXLI

L'AMOUR FAIT DES MIRACLES

Harriet Brown était très heureuse d'avoir obtenu de son fiancé la permission de s'occuper de son avenir.

Elle se fit annoncer le lendemain matin chez son patron, le riche commerçant Jasper Reynard et lui fit dire, qu'elle avait une chose d'extrême importance à lui communiquer.

Mais elle dut attendre plusieurs heures, avant que son patron eut le temps de la recevoir.

Elle travaillait depuis plusieurs années dans cette maison de vins et elle y réglait aussi bien la vente que la correspondance. Le matin, elle travaillait dans un petit bureau, non loin de celui de Jasper Reynard et dans l'après-midi elle s'occupait de la vente du vin dans une boutique ouverte, qui était toujours pleine de monde. Surtout entre cinq et sept heures Harriet avait à travailler sans relâche et souvent le soir, lorsqu'elle quittait son travail, la tête lui tournait.

Tout le monde l'aimait, car elle était toujours gaie et souriante et avait un caractère modeste. Jasper Reynard l'appréciait comme une bonne et honnête employée

et il savait, qu'il pouvait se fier à elle dans toutes les situations.

Malgré cela, il la reçut assez mal car il pensait qu'elle venait pour lui demander une augmentation de salaire. Son avarice était connue partout et Harriet lui avait maintes fois demandé en vain un salaire plus fort ; il avait toujours refusé.

Elle se dit que la raison de sa mauvaise humeur était la pensée de devoir se séparer de quelques shillings et elle coupa court à ces idées en lui disant immédiatement :

— Je ne viens pas vous parler de moi, monsieur ; je voudrais vous proposer quelque chose, qui vous intéressera certainement. C'est une occasion où vous pourriez gagner facilement une très grande somme.

Jasper Reynard se dressa dans son fauteuil, il repoussa ses lunettes sur le front, et fixa Harriet d'un long regard interrogateur. Puis il lissa sa longue moustache blanche et dit en souriant aimablement :

— Je suis bien curieux de voir quelle affaire vous allez me proposer ma chère enfant ?

— Je voudrais vous prier d'engager mon fiancé comme représentant de votre maison, monsieur.....

Reynard se tapa sur le genou, en éclatant de rire ; il se tordait littéralement et ne parvenait pas à se calmer :

— Vous appelez cela une affaire !... ha ! ha ! ha !..... c'est excellent cela !... une très bonne plaisanterie !...

Et il continua à pouffer de rire.

Harriet fronça les sourcils :

— Je suis tout-à-fait sérieuse, monsieur, dit-elle d'un air digne, mon fiancé vous amènera un très grand nombre de clients ; j'en suis sûre...

— Vous avez beaucoup de confiance en ce jeune homme, mademoiselle Harriet.....

— Je peux l'ayoir, monsieur, car mon fiancé a des

relations dans la plus haute société ; il connaît tous les gens de l'aristocratie et de la cour.....

Reynard éclata de nouveau d'un rire sonore.

— Ecoutez-moi cela !... C'est incroyable ce qu'une petite fille peut s'imaginer, lorsqu'elle est amoureuse.....

— Je ne dis que la vérité, monsieur... je vous prie de ne pas vous moquer de moi, avant que vous ne sachiez la vérité.

Le patron fit un geste de la main... l'histoire l'amusait maintenant. Prenant une bouteille de vin rouge, qui se trouvait sur son secrétaire, il s'en versa un verre et le vida lentement, sans arrêt. Un sourire de satisfaction se montra sur son visage rouge de marchand de vins. Mais il ne quittait pas Harriet des yeux et la fixait par dessous ses lunettes avec ses petits yeux perçants. Repoussant le verre, il dit enfin avec une ironie qui échappa à la jeune fille :

— Si votre fiancé a tant de relations dans le monde aristocratique, il ne deviendra certainement pas représentant d'une maison de vins, ma chère enfant ; vous devez vous tromper !....

Harriet resta sérieuse, elle semblait ignorer apparemment l'incrédulité de son chef et elle continua avec le plus grand calme :

— S'il n'avait pas besoin de trouver du travail, je ne serais pas venus vous déranger, monsieur. Il ne m'est pas très facile de vous demander un service et vous me rendez cette tâche encore plus difficile. Je vous prie d'engager mon fiancé comme représentant de votre maison. Vous savez bien que j'ai toujours eu soin des intérêts de votre maison et vous comprendrez, que je me suis adressé d'abord à vous pour vous proposer cette affaire. Je ne voulais pas permettre que mon fiancé offrit ses services à la concurrence, car vous pouvez être sûr, que les autres commerçants ne perdront pas une si bonne

occasion de faire de l'argent. S'il le voulait, mon fiancé aurait aujourd'hui cent places et probablement même mieux payées que chez vous...

Reynard s'enfonça dans son fauteuil et croisa les bras sur sa poitrine. Pendant quelques secondes il ne dit mot et Harriet se sentit devenir nerveuse sous les regards perçants de son chef.

Puis Reynard reprit :

— Vous parlez exactement comme si votre fiancé était un huitième miracle!...

— C'est un peu cela, monsieur; ce n'est pas moi qui l'ai inventé...

— Ce n'est pas possible, mademoiselle Harriet; ce ne sont que des existences basses qui se cachent derrière le métier de représentants en vins. Vous devez certainement savoir que nous avons engagé à plusieurs reprises des officiers, forcés de quitter le service...

Harriet hocha la tête.

— C'est justement pour cela, que je m'adresse à vous, monsieur; mon fiancé a servi également dans l'armée, il a dû quitter le service.

Reynard fit un geste de mépris.

— Exactement ce que je pensais; cela n'est bon à rien. Je connais trop bien les relations de ces messieurs. Pour la première fois, ils vendent toujours très bien, mais après... quelle misère! Leurs anciens camarades ne les reçoivent plus, lorsqu'ils savent pourquoi on leur rend visite. Non, mon enfant... je n'ai aucune envie de prendre encore quelques existences brisées dans ma maison, j'en ai déjà tout à fait assez. Ces gens s'imaginent toujours d'être très nécessaires et ils ne font que parler; en réalité, ils ne sont bons à rien... ils ne savent même pas travailler et très souvent il leur manque aussi la bonne volonté... Je regrette de devoir vous refuser ce service...

— Mais faites d'abord la connaissance de mon fiancé, monsieur, je suis sûre, que vous changerez immédiatement d'opinion...

Le marchand de vin se mit à rire.

— Pourquoi croyez-vous, qu'il soit spécial? Il ne fera pas exception...

— Je vous laisse toute liberté pour juger, monsieur. Mais je vous préviens que mon fiancé a des relations non seulement dans les différents régiments, mais aussi dans la diplomatie, dans toutes les ambassades et à la Cour Royale. Il connaît tout le monde et comme il possède une personnalité fascinante, il lui est facile de vous amener des clients. C'est un homme dont la collaboration vous sera immensément utile et vous pourriez être fier s'il acceptait de travailler avec vous.

Reynard éclata de rire.

— Les femmes amoureuses s'imaginent toujours qu'elle aiment un héros, un roi ; elles sont tout à fait incapables de distinguer la valeur d'un homme et de refreiner leur imagination. Mais cependant, j'en ai rarement vu qui soient convaincues comme vous de la perfection de leur amoureux, mademoiselle Harriet, je vous en félicite!

— J'ai beaucoup de raisons d'être fière de mon fiancé, monsieur, dit Harriet froidement, son nom est connu dans le monde entier...

Le marchand de vin se pencha vers elle et la fixa d'un regard curieux :

— Que dites-vous là, mademoiselle? Il me semble que vous devez exagérer un peu? Que sait le monde d'un officier en retraite? Son nom est perdu, personne ne se souvient plus de lui.

— Vous vous trompez, monsieur!... on parle beaucoup encore de cet officier... car mon fiancé est le colo-

nel Ferdinand Walsin Esterhazy et je crois que peu de gens font parler d'eux autant que lui en ce moment...

Reynard sursauta; il s'était levé et s'approcha vivement d'Harriet :

— Comment? Esterhazy? Le colonel français qui joue un rôle si important dans l'affaire Dreyfus? Tous les journaux sont pleins de lui, en effet...

Harriet inclina la tête :

— Oui, c'est bien lui. On lui a fait donner sa démission, malgré son innocence, car on craignait qu'il ne dévoile toutes les malpropretés de l'Etat-major français... et on l'a expédié à l'étranger, pour le faire taire...

— Et vous vous êtes fiancée avec cet homme?

— Nous allons nous marier dans quelques semaines, monsieur... c'est pour cela que je suis pressée de lui trouver un emploi qui rapportera assez pour nous nourrir...

— Vous vous mariez! Mais alors vous allez quitter votre travail, mademoiselle?

— Certainement. J'aurais d'autres devoirs à remplir, monsieur, je crains fort de ne plus pouvoir travailler chez vous comme maintenant...

Reynard se mit à arpenter la chambre en allumant d'un geste irrité une cigarette.

— Mais cela tombe comme la foudre d'un ciel clair! Qui pourra vous remplacer, mademoiselle Harriet? Vous m'êtes extrêmement utile, vous êtes au courant de toutes mes affaires et je vous estime beaucoup, vous vous en rendez compte, j'espère...

— Prouvez-moi votre estime en engageant mon fiancé. Et faites-lui un contrat avec un salaire fixe pour plusieurs années... c'est l'unique chose que je vous demande!...

— Vous êtes bien exigeante, ma chère enfant!...

— Si je vous suis vraiment utile, vous ne me refu-

serez pas cette demande, monsieur... vous vous montrerez reconnaissant des services que je vous ai rendu... Et vous faites un excellent échange, grâce à moi. Je vous quitte, et vous mettez mon fiancé à ma place. Il se sacrifiera plus encore aux intérêts de la maison que moi et il est beaucoup plus intelligent que moi...

Reynard se frotta nerveusement les mains, sa cigarette s'était éteinte et il dut la rallumer plusieurs fois... En vain, il essayait de se calmer, cette conversation l'énervait visiblement.

— Mais je sais en quoi vous pouvez m'être utile, mademoiselle Harriet, et j'ignore tout à fait si votre fiancé pourra vous remplacer. Toute cette affaire est bien désagréable pour moi...

— Je vous promets de l'influencer autant que possible et je vous garantis qu'il travaillera à votre satisfaction, monsieur. J'ai d'ailleurs une autre proposition à vous faire : voulez-vous que je continue à travailler dans votre maison, au moins pendant les premiers mois ? Je pourrais m'arranger et puis ce sera une bonne publicité pour vous. Vos clients aimeront certainement être servis par la femme du fameux colonel Esterhazy... ne le croyez-vous pas, monsieur ?

Reynard s'arrêta au milieu de la pièce et fit signe à Harriet de s'approcher. Il lui mit la main sur l'épaule et dit jovialement :

— Une merveilleuse idée que vous avez là, ma petite... Si vous restez, j'accepte votre fiancé et je lui fais un contrat comme vous me l'avez demandé...

— Pour plusieurs années ?

— Oui, et je lui donnerai même un pourcentage, si vous l'exigez...

Harriet sourit, très flattée et elle décida de profiter de la bonne occasion.

— Et vous augmenterez mon salaire, n'est-ce pas, patron ?

Reynard fronça les sourcils :

— Vous exagérez, mademoiselle Harriet!...

La jeune fille triomphait, elle savait qu'elle avait gagné et cela lui faisait plaisir d'avoir roulé le vieil avare, qui lui avait tant de fois refusé une augmentation. Il était bien forcé de céder cette fois et elle détourna la tête pour cacher son sourire.

Se levant, elle dit d'un ton négligent :

— Il faut se rendre compte de sa propre valeur, monsieur. Par mon mariage avec le colonel comte Esterhazy, j'appartiendrais à la plus haute société. Et si je vous fais la grâce de rester pendant un certain temps encore dans votre maison, il faut bien, que vous fassiez un petit sacrifice pour cela... Je ne suis plus forcée de travailler ; je le ferai uniquement pour vous faire plaisir. Et vous comprenez bien, que vous gagnerez le double, lorsque je servirai vos clients... Pour ces raisons...

Reynard l'interrompit vivement :

— Vous aurez votre augmentation; mais ne m'en parlez plus. Notre conversation a déjà trop duré et j'en ai assez... Faites-moi le plaisir de vous en aller; j'arrangerais tout comme convenu...

Harriet se dirigea vers la porte. Mais, avant de sortir, elle demanda d'un ton ferme :

— Je peux donc dire à mon fiancé que vous le recevrez demain à onze heures pour signer son contrat?

— C'est bien!... je l'attendrais à onze heures précises.

— Il sera ponctuel...

Harriet quitta la chambre et se mit à danser de joie en entrant dans son petit bureau. Elle savait qu'elle n'aurait plus de soucis pour l'avenir et qu'elle avait vaincu son chef une fois pour toutes.

Mais elle pensait aussi, qu'il serait nécessaire de mener le beau Ferdinand sévèrement, car il était capa-



*Le même soir, les journaux annonçaient la nomination
de Zurlinden.....* (p. 3368).

ble de tout perdre par sa négligence et sa paresse. Et son effort aurait été vain, car il lui serait impossible de lui trouver une seconde fois un poste si bien payé et si facile.

Son cœur battait de joie à la pensée que toutes ses camarades l'envieraient, lorsqu'elle serait la femme d'Esterhazy et l'avenir lui apparaissait sous des couleurs brillantes.

Qu'importait que le beau Ferdinand ne portât plus l'uniforme et devint maintenant un simple représentant en vins, cela ne gênait pas Harriet.

On ne pouvait pas lui enlever son titre et, malgré leur pauvreté, elle pourrait poser à la femme du monde.

La jeune fille se sentait si heureuse qu'elle écrivait sans relâche son nom futur sur une feuille de papier blanc.

Harriet de Walsin-Esterhazy... Harriet Walsin, Comtesse Esterhazy...

Et elle en oublia d'expédier son courrier et de régler les comptes les plus urgents.

CHAPITRE CDXLII

NOUVEAUX AVATARS...

L'antre de la Simone avait, depuis la veille, changé d'aspect. La cartomancienne avait acheté des fleurs, quelques coussins, quelques rideaux.

Du coup, la chambrette, en avait pris un air pimpant et joyeux. Elle aussi était différente dans la co-

quette robe d'intérieur qui avait remplacé la blouse élimée et rapiécée qu'elle portait avant.

Un miroir, flambant neuf, ornait le mur et la Simone s'admirait d'avoir pu avec si peu d'artifice recouvrir une apparence plus féminine...

On fratta à la porte.

Elle alla ouvrir.

— Madame Simone, c'est ici? demanda un commissaire, qui portait une table de bois blanc sur son dos.

— C'est ici. Entrez...

L'homme déposa son fardeau en disant :

— J'ai encore deux chaises.

Il redescendit et ne tarda pas à remonter, portant deux chaises. La cartomancienne lui tendit une pièce de deux francs et l'homme s'en alla en remerciant.

Vite, la femme étendit sur la table un tapis posé provisoirement sur le lit et plaça les deux chaises de chaque côté de la table sur laquelle elle posa un jeu de tarots neuf.

— Ah! ça va mieux! s'exclama-t-elle, toute heureuse.

Les meubles usagés repoussés contre le mur, calés, avaient encore bonne apparence, et emplissant la pièce, lui donnant l'air plus véritablement meublée.

On frappa encore et la Simone, cette fois, se contenta de dire : « Entrez! » en prenant place devant la table.

Cette fois, c'était une cliente.

— Ma Doué! s'exclama cette femme, une servante bretonne, portant encore la coiffe de son pays, on ne vous reconnaît plus, Madame Simone... Comme c'est beau, chez vous! et quelle jolie robe vous avez... Auriez-vous fait un héritage?...

— Mais non, Marie-Anne, répondit la Simone; seu-

lement, les affaires vont bien; on commence à savoir que mes prédictions se réalisent toujours; les clientes reviennent ; elles m'envoient leurs amies; alors, j'ai fait quelques dépenses, comme vous voyez!

— Tant mieux, tant mieux; je suis bien contente pour vous; vous méritez de réussir...

— Qu'est-ce que je vous fais : le grand jeu?... Vous voyez, j'ai des tarots neufs!...

— Le grand jeu!... oui... mais il est bien entendu que vous ne me prendrez pas plus cher que d'habitude; ce n'est pas une raison parce que la prospérité vous vient pour augmenter vos prix!

— Mais naturellement, ma chère!... Je n'ai pas l'intention d'abîmer mes rapports avec les anciennes clientes!...

La pseudo-sorcière se pencha sur les cartons coloriés et selon le rite immuable commença à dire la bonne aventure à la servante...

Au bout d'un quart d'heure, celle-ci ravie, emportant l'espoir de tous les bonheurs qu'elle caressait en imagination, s'en alla en laissant sur la table un billet de cent sous.

La Simone s'empressa de l'enfermer dans un petit coffre d'acier qu'elle alla prendre sous son oreiller et dans lequel était enfermé ce qui restait du billet de mille francs.

Le coffre, remis en place, la cartomancienne, murmura :

— Allons, au travail; où vais-je retrouver cet ingrat?

Elle passa le manteau et le chapeau neufs, mais discrets, dont elle avait la veille fait l'emplette, ferma soigneusement sa porte et descendit dans la rue.

Nous ne la suivrons pas dans les démarches qu'elle

fit; mais quand elle revint chez elle, trois heures plus tard, elle avait sur les lèvres un sourire épanoui.

Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis son retour quand Smolten, l'attaché d'ambassade frappa à sa porte.

— Bonjour! dit-il d'un ton cavalier en entrant...

— Bonjour! répondit la Simone, en souriant.

— Eh bien! avez-vous retrouvé la trace de notre oiseau...?

— Oui, je suis sur la piste; je saurais demain où il gîte... Mais, il me faudra payer quelqu'un et ce que vous m'avez donné hier ne suffit pas...

— Oh! oh! à ce que je vois, vous avez des exigences?

— Sans doute; ne vous l'ai-je pas dit? Ma situation de fortune ne me permet pas de mettre de la délicatesse dans mes réclamations d'argent. Pour faire les visites que j'ai faites, il a fallu que je m'habille des pieds à la tête; il est inutile de vous dire qu'il me reste bien peu de chose...

— Alors, combien?

— Deux mille!

— Peste, la mère, vous avez les dents longues!...

— Mais non, vous connaissez aussi bien que moi le prix de la vie; et aussi combien il faut payer pour obtenir le moindre concours...

— Eh bien, soit! Mille francs, tout de suite; mille autres quand vous me donnerez le résultat de vos démarches...

— Bien, donnez!

Et l'ex-espionne tendit une main avide vers le jeune attaché.

Celui-ci tira son portefeuille et en tira une liasse de billets de cent francs qu'il lui tendit.

Simone prit le temps de les compter, puis elle les enfouit dans la poche de sa robe en disant :

— Merci! Maintenant, que dirai-je à Dubois?...

— Rien! Faites-le simplement venir chez vous, afin que nous puissions causer sur un terrain neutre... Je ne veux pas plus aller chez lui que je ne puis le convoquer chez moi... Nos relations doivent rester absolument secrètes.

— C'est entendu... Venez demain, je vous dirai si j'ai déniché l'oiseau et à quelle heure il sera ici...

— A demain donc! conclut Smolten, pressé de téléphoner à Berlin pour demander des instructions à Baharoff.

Une demi-heure plus tard, la table d'écoute téléphonique, si elle eut été alertée eut pu noter la conversation suivante, dont les termes auraient sans doute paru étranges à ceux qui les auraient enregistré.

— Allo... Rofba...?

— Oui... Molt?...

— Oui... Ai vu Hirondelle. Pie au nid. Irai demain.

— Bien. Notez. Exprès ce soir. Commande 6. Exécutez.

— Parfait. Merci.

La communication fut coupée des deux côtés à la fois.

Dans son luxueux bureau de Berlin, le banquier Baharoff se frottait les mains, tandis que l'attaché sortait du bureau de poste de la Bourse, où il avait téléphoné.

Le lendemain matin, le portier de l'Ambassade d'Allemagne remettait à Smolten une enveloppe portant le mot « Exprès ».

L'attaché la décacha, prit dans un tiroir de son bureau une carte perforée, en laquelle tout employé du chiffre eut reconnu une grille et se mit à déchiffrer le message, étrange à première vue, qu'il venait de recevoir.

Un quart d'heure plus tard, il relisait sa traduction :

« Amy Nabot est arrivée à Paris; sa déposition peut beaucoup nous gêner; faire en sorte qu'elle ne puisse mettre ses projets à exécution... Mettre Wells hors d'état de la secourir... L'enlever de manière à faire croire à une simple fugue... — Dubois doit se mettre en rapports avec les employés chargés de relever les plans du nouvel armement. Trouver le moyen d'obtenir ces dessins. N'importe quel prix. — D'autre part agir si possible sur l'entourage du président F. beaucoup trop favorable à révision. Agitation socialiste doit augmenter, faire tomber ministère Cav. trop faible .

Un léger sifflement s'échappa des lèvres de l'attaché.

— Rien que ça ! murmura-t-il. Et vingt-cinq mille marks!

Il relut encore une fois le papier, de manière à bien en graver tous les termes dans sa mémoire, puis le jeta avec l'original chiffré dans le feu qui flambait dans la cheminée.

Ensuite, l'attaché sortit, prit un fiacre et se fit conduire dans un bureau de poste éloigné d'où il envoya à l'adresse du banquier Baharoff, la dépêche suivante :

— « Pour exécuter commande argent nécessaire.
— *Molt* ».

Tranquille de ce côté, le jeune homme, tenant pour assuré qu'il recevrait incessamment d'autres sommes,

se rendit alors chez la cartomancienne afin de savoir si elle avait trouvé Dubois.

Mais il éprouva une déconvenue : la Simone était sortie.

Smolten se mit alors à réfléchir aux ordres que lui avait donné son puissant patron.

Enlever Amy Nabot lui semblait une chose assez facile en soi; mais ce serait, à coup sûr, une opération très hasardeuse.

Mais après tout, l'attaché se moquait de ce qui pouvait découler de ses actes; l'important pour lui était de toucher les fortes sommes que ne manquerait pas de lui envoyer Baharoff pour ses bons offices.

Le jeune attaché commercial n'était pas assez naïf pour prendre à la lettre les paroles du banquier lui affirmant qu'il servait les intérêts de la Patrie Allemande.

Baharoff, très certainement, servait d'abord son intérêt particulier...

Quant à savoir ce que voulait celui-ci, Smolten ne s'illusionnait pas; les visées de Baharoff étaient purement matérielles; aucun idéal ne le faisait agir; s'il s'était mêlé de tous les conflits du monde depuis une vingtaine d'années, c'avait été toujours pour en tirer des bénéfices...

Il avait fourni des armes allemandes aux colons du Transvaal et il était derrière les envahisseurs pour drainer les claims de pierres précieuses; en Egypte, c'était pour lui que travaillaient les paysans qui cultivaient le coton; pour lui, encore, que Lord Kitchener s'opposait à Marchand; aux Philippines, en fournissant des armes aux insurgés, il était avec les Américains pour s'emparer des richesses des îles... N'avait-il pas aidé les français, les italiens, tous les peuples de la terre, jetés vers la conquête coloniale...

Que lui importait la grandeur d'une Patrie?... Que

lui importait la civilisation des peuples sauvages? Un idéal quelconque? Non! Baharoff ne voyait partout que des profits à réaliser : le Coton, le Café, le Chanvre, les matières précieuses, le minerai, toutes les richesses que recélaient le sol et le sous-sol, Baharoff voulait tout, régnait sur tout...

Et la guerre n'était pour lui qu'un moyen...

Un moyen de s'enrichir encore... toujours...

S'il l'eut pu, il aurait fomenté la guerre partout...

Smolten comprenait parfaitement qu'un but unique poussait celui qu'il s'était donné pour maître à brouiller les cartes, à « empêcher de danser en rond » tous les peuples de la terre...

Et que lui importait à lui, Smolten...?

Il n'avait qu'à obéir...

Tout en réfléchissant ainsi, le jeune homme était rentré à l'ambassade et passait au bureau des renseignements.

* * * * *

Une heure plus tard, Smolten passait le seuil d'un immeuble de rapport situé rue du Bac.

— Mme de Saint-Estève est-elle chez elle? demanda-t-il à la concierge.

Et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, le jeune homme gravit deux étages et sonna à l'unique porte du palier.

Introduit par une accorte soubrette, qui ouvrit devant lui la porte d'un salon, le jeune homme se trouva bientôt dans une pièce remarquable par la richesse, mais aussi le mauvais goût de tout l'ameublement.

Mme de Saint-Estève était ce que l'on appelle encore en province, une « marieuse ». Mais, contrairement à l'habitude des agences matrimoniales, la bonne dame se

gardait bien de faire parler de son salon à la quatrième page des journaux.

Ce dédain était compensé par quelques procédés de publicité ingénieux. En province, elle avait quelques représentants actifs qui la servaient à ravir. A Paris, Mme de Saint-Estève avait trouvé le moyen de se répandre dans le monde ; on la voyait à toutes les premières, à tous les vernissages, à tous les grands mariages. Ses libéralités à l'église de sa paroisse lui valaient l'honneur des visites de ces messieurs du Clergé ; de plus , elle était liée avec toutes les cartomanciennes de Paris. Et comme, lorsqu'une femme va trouver la diseuse de bonne aventure, il est bien rare qu'elle ne pense pas à l'amour ou au mariage, ces femmes devenaient tout naturellement les auxiliaires de la marieuse.

M. Smolten n'attendit pas longtemps. Au bout de quelques minutes seulement Mme de Saint-Estève fit son entrée majestueuse dans son salon.

Cette respectable matrone dont la taille était celle d'un garde républicain et dont la lèvre supérieure était adornée d'une légère moustache, était vêtue de dentelle noire. Ses jupons soyeux en frôlant le plancher faisaient un frou-frou imposant.

— Vous, mon cher ami ! s'exclama la marieuse en tendant la main au jeune homme. Comme il y a longtemps que vous ne m'avez fait le plaisir de venir me voir.

— Chère Madame, répondit le jeune attaché en s'inclinant, je vous fais toutes mes excuses. Ma vie est, vous le savez, très encombrée d'obligations multiples et, il y a seulement deux jours que je suis de retour de Berlin où m'avaient appelé des affaires de famille.

— Auriez-vous vu notre ami Baharoff ?.. demanda la Saint-Estève. Est-il en bonne santé ?

— En parfaite santé ; il m'a prié de vous présenter

ses respects. C'est du reste de sa part que je viens vous prier de me rendre un léger service...

— Si je le puis, cher ami, ce sera avec un vraiment grand plaisir, soyez-en assuré.

— Voici de quoi il s'agit. Un de mes amis s'est amouraché il y a quelques mois d'une charmante personne qui dansait à Vienne à cette époque ; puis elle a subitement disparu de la scène...

Mon ami qui n'avait pas osé parler en fut au désespoir...

Il se mit à la recherche de sa belle ; mais ce fut sans succès. Or, il y a quelques jours à peiné, dans le train, venant d'Orient, il aperçut la jeune femme en question ; mais il ne put l'aborder car elle était en compagnie d'un certain James Wells sur lequel nous ne savons rien ; mais qui, certainement, n'est pas son amant.

— Comment s'appelle cette femme ?

— Amy Nabot.

— Elle vit à Paris ? Savez-vous son adresse ?

— Comme je vous le disais, elle était dans le train venant d'Orient et a dû arriver à Paris, il y a deux ou trois jours. Je vous ai apporté sa dernière adresse. La voici.

Et le jeune homme tendit à la marieuse la note qu'il avait prise au service des renseignements allemands.

— Je ne sais, continua-t-il, si elle est descendue dans cette même pension ; mais vous pourrez certainement la retrouver... Elle fréquente les milieux dreyfusards et, dans le cas où vous ne trouveriez pas son adresse tout de suite, vous pourrez faire surveiller les domiciles des avocats de Dreyfus ou de Piequart, ou le journal de Clemenceau... Vous réussirez certainement...

— Et quand je l'aurais trouvée ?

— Alors, vous m'aviserez, tout en la tenant constamment sous surveillance et au besoin en vous liant avec

elle... Cette femme doit avoir des besoin d'argent, on pourra lui en procurer...

— Très bien !... Vous pouvez être assuré que tout le nécessaire sera fait et qu'avant huit jours...

— Merci. Je n'en espérais pas moins de vous. Donnez-moi un coup de téléphone, discrètement, lorsque vous saurez quelque chose...

Smolten prit congé de Mme de Saint-Estève et, de la rue du Bac, il se fit de nouveau conduire à Plaisance, chez Simone.

Là, il fut plus heureux qu'à sa dernière visite. La cartomancienne ne fit aucune difficulté pour lui apprendre qu'elle savait où gîtait Dubois et qu'il viendrait la voir le lendemain à onze heures du matin.

CHAPITRE CDXLIII

LE TENTATEUR...

Smolten fut exact au rendez-vous fixé par Simone. Dubois était déjà là.

Les deux hommes se saluèrent froidement et Dubois demanda d'un air hautain :

— Pourrais-je savoir, monsieur, de quelle sorte est l'intérêt que vous me portez ?...

— Je vous le dirai tout à l'heure, répondit l'attaché, jouant avec le cordon de son monocle ; auparavant,

voulez-vous avoir l'obligeance de répondre à quelques questions ?

— Si elles ne sont pas indiscrettes, je le ferai ; mais je tiens à fixer dès à présent le taux de mon dérangement de ce matin, dans le cas où vous n'auriez pas d'affaire à me proposer ou si nous ne nous mettions pas d'accord...

— J'ai une affaire à vous proposer et nous serons certainement d'accord. Tout stipulation est donc inutile, maintenant.

La voix de l'attaché était froide et méprisante ; Dubois qui n'était pas dénué de quelque sensibilité d'épiderme le sentit et se raidit davantage encore.

— Voici de quoi il s'agit, reprit Smolten. Je voudrais savoir s'il est vrai que vous avez accompagné à Tiflis une jeune femme du service d'espionnage français, dans le but de la livrer aux autorités russes ? Seriez-vous prêt à écrire une relation de ces faits ?...

— Non, je ne puis le faire ; je me suis lié les mains vis-à-vis de l'Etat-Major.

— Oh ! oh ! Et vous avez l'intention de vivre honnêtement, sans doute, c'est ce que vous allez me dire ?...

— Pourquoi pas ? Qui pourrait m'en empêcher ?

— Oh ! votre passé, tout simplement, répliqua l'attaché. Vous n'ignorez pas que nous vous tenons par un certain côté...

— Que voulez-vous dire ?...

— Interprétez à votre gré...

Pendant ce dialogue, la Simone vaquait tranquillement à sa besogne ménagère. Cependant, cette présence quoique silencieuse ne laissait pas que de gêner l'attaché.

De plus, il se disait que Dubois ferait le bravache beaucoup plus devant un témoin que s'ils étaient en tête à tête.

Il s'approcha de la vieille femme et lui dit doucement :

— Chère madame Simone, j'ai besoin que vous me rendiez un service. Voudriez-vous avoir l'obligeance d'aller faire maintenant vos provisions pour le déjeuner ?

Et en disant ces mots, il tendait à la cartomancienne un billet de cent francs.

Celle-ci le prit, tout en jetant à l'attaché un regard indéfinissable, puis elle jeta un châle sur ses épaules et sortit de la pièce.

Smolten poussa le verrou et, se retournant vers Dubois, il lui indiqua un siège et en prit un lui-même.

— Monsieur Dubois, dit-il, ne perdons pas notre temps en vaines paroles ; vous savez qui je suis ; vous n'ignorez pas que notre service de renseignements est suffisamment informé de vos faits et gestes et si vous voulez bien vous donner la peine de jeter sur votre vie un coup d'œil rétrospectif, vous trouverez facilement ce qui peut nous donner barre sur vous... Mais je ne suis pas venu ici pour vous menacer de sanctions ; je vous l'ai dit, je suis venu vous proposer une affaire que nous ferons, je l'espère...

— En d'autres termes, vous avez besoin de moi ?...

— Nous avons pensé à vous de préférence à plusieurs autres. C'est rendre justice, vous le reconnaîtrez, à vos talents. Nous avons quelques petits services à vous demander, services qui vous seront très largement payés, je m'empresse de vous le dire... Etes-vous disposé à nous rendre ces services ?...

— Oui.. Parlez !...

— Voici... Avez-vous encore quelques relations dans les bureaux du ministère de la Guerre ou à l'Etat-Major.

— Dans quel service ?

— Au bureau de dessin de préférence, à moins que l'on ne puisse toucher quelque officier du génie...

— Les officiers, non, non, pas actuellement... Ils sont tous trop sur leurs gardes..

— Bien... Alors, un dessinateur quelconque, qui puisse voir passer les plans du matériel d'artillerie entre ses mains...

Dubois eut un rire muet.

— J'ai votre affaire, dit-il... Mais c'est là une chose qui ne se traite pas dans un jour, ni sans argent..

— Combien voulez-vous ?...

— Vingt mille francs.

— Cinq mille aujourd'hui comme avance ; dix mille lorsque vous me remettrez les pièces qui m'intéressent. Voici un aide-mémoire qui vous indiquera quels sont les plans qui sont désirés en haut lieu.

Et il tendit une feuille dactylographiée à l'espion.

Celui-ci l'empocha et tendit la main de nouveau.

L'attaché tira son portefeuille et en sortit cinq coupures de mille francs.

— Merci ! Dans quinze jours, ici, à la même heure, je préviendrai la Simone. Est-ce tout ?

— ? Non, pas tout à fait. Avez-vous des relations dans les milieux socialistes ?

— J'aime mieux vous avouer que je suis brûlé. J'ai été démasqué comme provocateur l'an dernier... Mais si je puis vous servir dans les rangs antisémite, à votre service...

— J'y penserai... Alors, pour l'instant, nous n'avons plus rien à nous dire... A quinzaine !...

L'attaché quitta la maison de la Simone, laissant Dubois attendre la devineresse.

La journée de l'attaché n'était pas finie.

